

Tachkent, rendez-vous international d'Asie centrale

Yves THORAVAL

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/1452>

DOI : 10.4000/cemoti.1452

ISSN : 1777-5396

Éditeur

AFEMOTI

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1997

ISSN : 0764-9878

Référence électronique

Yves THORAVAL, « Tachkent, rendez-vous international d'Asie centrale », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* [En ligne], 24 | 1997, mis en ligne le 28 février 2005, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/1452>

Ce document a été généré automatiquement le 14 septembre 2020.

Tous droits réservés

Tachkent, rendez-vous international d'Asie centrale

Yves THORAVAL

- 1 Le 12ème Festival International du Film de Tachkent, 22-29 mai 1997, le 2ème depuis l'indépendance de l'Ouzbékistan en 1991 après 10 sessions de l'ex-Festival soviétique des Films du Tiers-Monde, malgré de graves ratés organisationnels et techniques, a donné au public ouzbek la rare occasion de voir des films de 25 pays d'Europe et d'Asie (Israël et Afghanistan inclus) projetés dans huit salles de la ville. Mais seule une poignée de films des autres républiques d'Asie centrale (Turkménistan, Tadjikistan, Kirghizstan, Kazakhstan) furent projetés à l'inverse de ce que l'on aurait pu attendre de ce Festival qui s'enorgueillissait il est vrai surtout de la présence du "cascadeur" hollywoodien Patrick Kilpatrick...
- 2 Le cinéma national ouzbek est apparu dès 1925 avant que les studios de Tachkent connaissent leur heure de gloire durant la Deuxième Guerre mondiale lorsque Moscou y "décentralisa" la crème de la profession russe, apportant le savoir-faire au studio "Ouzbekfilm" (et à celui d'Almaty, "Kazakhfilm"), encore réputés les meilleurs d'Asie centrale. Grâce au Festival des Trois continents de Nantes, qui prépare une rétrospective ouzbèke pour fin 1997, et au Centre Pompidou (en 1991), les meilleurs cinéastes d'Asie centrale sont mieux connus en Europe.
- 3 Parmi eux, citons les "pionniers" ouzbeks Khudoibergen Devonov pour le documentaire (années 20-30) et Nabi Ganiev pour la fiction (années 40-50), dont "Takhir et Zukhra" et "Les Exploits de Nasreddin Hodja" (années 40-50) restent des "classiques". Tous deux subirent la censure stalinienne et une rétrospective leur fut consacrée à Tachkent cette année. Puis vint l'éclosion d'une "nouvelle vague" plus préoccupée de recherche esthétique entre autre illustrée par Choukhrat Abbassov, Ali Khamraiev, Choukhat Makhmoudov, Aliaskar Fakhtouline, Djakhonguir Faïziev, Zoulfikar Moussakov, Kamara Kamalova...
- 4 Aujourd'hui le cinéma ouzbek tente de survivre à une crise économique aiguë qui amenuise l'aide étatique, - certains films trouvent des "producteurs" à la raison sociale parfois opaque -, les aides financières et matérielles (en pellicule russe) du "Goskino"

centralisé de Moscou étant tarifées, donc, inabordables depuis l'indépendance. L'Ouzbékistan produit une moyenne annuelle de 4 fictions, 6 peut-être en 1997, et les plus grands succès récents sont trois films de "refondation" de l'identité nationale du pays, dans la foulée des grandioses célébrations des 2 500 ans de Samarcande commanditées par l'actuel gouvernement à la recherche d'un symbole de la continuité historique du pays... (1998 verra des célébrations identiques à Boukhara et à Khiva). Cette "trilogie" nationaliste sous forme de "légence dorée" à grand spectacle comprend d'abord deux films de G. Chermoukhamedov, "Le Grand Turan" (Büyük Turan) et "Sogdiane" (Sogdyona) à la gloire des Turcs et de l'Islam. "Turan" désigne l'essence de la "turcité" guerrière mythique souvent opposée à "Iran", parangon de la civilisation sédentaire, un duel immortalisé par le "Livre des Rois" (Shah-nameh) du grand poète épique persan Ferdowsi (X-XIe siècle). Quant à la Sodgiane bouddhiste, manichéenne et zoroastrienne, c'était, avec la Bactriane, un brillant foyer artistique et commerçant de civilisation iranienne sur la Route de la Soie centrée sur Samarcande et tour à tour soumis entre autre à la Perse, aux Grecs - d'Alexandre, de Bactriane et de Syrie - et à des Turcs non encore islamisés avant d'être conquis à l'Islam par les Arabes puis par les Turcs devenus musulmans. C'est en effet sur le territoire actuel de l'Ouzbékistan que les plus brillantes civilisations sédentaires se développent en Asie centrale au cours des siècles. Plébiscité par le public, "Le Grand Prince Timour" (Büyük, Amir Timur, 1997) dont les travaux de laboratoire furent réalisés dans les célèbres studios "Prasad" de Madras, de B. Sadykov est un hymne à Timour, notre Tamerlan, qui dévasta l'Iran avant de transformer sa capitale Samarcande en un foyer de culture islamique grâce aux artistes, érudits, hommes de religion et marchands survivants du cataclysme qu'il avait fait naître. Le film est articulé sur sa lutte contre les Mongols, ses "cousins touraniens" demeurés chamanistes, puis à l'édification par ses soins d'un Etat fort et centralisé. Ces trois films, faibles sur le plan historique, témoignent de la volonté du régime de Tachkent de trouver un chef emblématique et fédérateur au-delà de la crise subie par le pays et du renouveau islamique, l'Islam ayant été presque totalement privé de "visibilité" depuis l'instauration du régime soviétique. Il s'agit en effet ici moins de différences ethniques - la seule minorité importante de la république étant les 4% de Tadjiks de souche iranienne, urbanisés, musiciens et centrés sur Boukhara, Samarcande et Khiva -, qu'idéologiques, néo-communistes et modernistes, contre la "menace" islamiste et contre l'esprit de clan et le tribalisme, finalement les grands bénéficiaires de l'indépendance.

- 5 Symptomatique de la faiblesse du cinéma ouzbek actuel, la compétition de ce 12ème Festival présenta également le puissant et presque silencieux "Tout était couvert de neige alentour" (Atrof Qorga Burkand), un film pourtant de 1995, sur l'attrance d'une jeune orpheline secrète pour la steppe - et pour un forestier - réalisé par la cinéaste douée Kamara Kamalova (primé à Nantes en 1996). Un autre film récent en compétition, "Je brûle" (Yandim) du Turkmène B. Abdullaev, a pour héros le rescapé d'un camp stalinien dans les années 50 qui renonce finalement à sa vengeance contre les gens de son village pour les obliger à prendre conscience de leur lâcheté. Le plus beau film du Festival, couronné par le Grand Prix, "Abaï" d'Ardak Amirkulov, venait du Kazakhstan voisin, une terre du cinéma d'auteur avec la Kirghizie, coproduit avec "ACC" et "Mercure" (Paris). Cette fresque somptueuse et sensuelle, malgré un hiératisme et un esthétisme qui brident les émotions, célèbre l'identité culturelle des cavaliers nomades kazakhs à travers la prise de conscience politique et religieuse d'Abaï Kounanbaï (mort en 1904), le fondateur de la poésie kazakhe moderne, issu à la

fois de l'enseignement musulman et russe, alors que son peuple subit un génocide partiel du fait de la colonisation russe au XIXème siècle, que les tribus kazakhes s'épuisent en luttes intestines et que mûrit un sentiment national kazakh axé sur l'Islam, sonnait le glas des pratiques chamaniques, centrales chez les peuples turcs de la steppe.